

Seule

THRILLER

KAREN BLACKSTONE

TOME QUATRE

SEBASTIEN THEVENY

AUTOPUBLIÉ

*À Nini & Ben, en souvenir d'un événement en tongs sur la
plage. Un moment unique et impérissable.
Vive les mariés !*



En memoria de mi abuelo Juan.

À la mémoire de papé Régis.


À Spirou.

© Sébastien Theveny, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

ISBN **979-10-424-0053-8**

 Réalisé avec Vellum

CHAPITRE 1

Que peut-il arriver de mal ?

LOUISIANE, 6 août 2004

LA JOURNÉE PROMETTAIT d'être la plus merveilleuse de leur histoire, illuminée d'étoiles au fond des yeux et pleine d'éclats de rire.

Pas le moindre nuage, en ce début août, dans le ciel au-dessus du parc d'attractions Six Flags de La Nouvelle-Orléans. Pas la plus petite ombre au tableau, pas plus que dans le cœur de Suzanne, entourée de ceux qu'elle aimait : Ricardo, l'homme de sa vie, et la douce Lisa, cette beauté d'à peine moins de trois ans, aux yeux comme deux billes de tourmaline et aux cheveux d'un noir d'onyx. Pareille à une pierre précieuse, cette enfant était le joyau qu'il lui avait offert par amour.

Ils s'étaient glissés parmi les premiers arrivants dans la file

d'attente des guichets d'admission du parc. En cette période estivale, une foule nombreuse piétinait devant les portillons dès 8 heures du matin : familles, groupes d'amis, collègues, touristes étrangers débarqués des autocars, Asiatiques en tête. Tous, presque sans exception, le sourire aux lèvres. Certains, cependant, affichaient une mine grave, comme effrayés à l'idée d'affronter les manèges à sensation.

La peur se lisait dans leurs yeux.

Mais une peur contenue, désirée.

Cette peur qu'on aime ressentir, née de la quasi-certitude qu'il ne peut rien nous arriver, que les manèges sont sécurisés, contrôlés, sans aucun risque... que l'on va certes crier, hurler, fermer les paupières, sentir son coeur battre à tout rompre, mais que ce ne sera que « pour de faux », comme le disent si innocemment les enfants. Un frisson qui ne dure que quelques secondes, tout au plus quelques minutes. Et, une fois le tout terminé...

... Franchement, que peut-il arriver de mal dans un parc d'attractions ?

C'ÉTAIT la question que s'était posé Suzanne, ce matin-là, au passage des guérites de l'entrée, franchissant le tourniquet derrière la frêle Lisa, qui suivait de près la silhouette massive de Ricardo.

Plan du site en main, Suzanne demanda à Lisa par quoi elle aimerait commencer.

— Ze veux une barbe à papa, réclama la fillette.

— Il est un peu tôt pour ça, intervint son père. Mais c'est

promis, après manger, je t'offrirai la plus grosse barbe à papa du parc, derrière laquelle tu disparaîtras complètement !

— Promis ?

— Promis, juré, ma chérie ! Tiens, si on allait dans la zone des Looney Tunes ? On pourrait commencer par la grande roue de Yosemite Sam, comme ça, de là-haut, on verra tout le parc et on pourra choisir la suite.

— Ouais, la grande roue, supeeeeer ! exulta la fillette qui sautillait et faisait virevolter sa jupette bleue à pois jaunes.

Ils s'avancèrent dans l'allée centrale bordée de boutiques de souvenirs, que les clients ne manquaient jamais de traverser à l'heure de la sortie, puis, juste au bout de celle-ci, sur la gauche, Ricardo repéra une guérite surmontée de l'enseigne : *Parents perdus*. Il s'agenouilla face à sa fille et lui parla avec douceur, lentement :

— Ma chérie, fit-il en lui désignant l'emplacement où, derrière un comptoir, de jeunes femmes au large sourire inspiraient toute confiance aux enfants égarés. Ça n'arrivera pas parce qu'on ne va jamais te lâcher la main, mais on ne sait jamais... Tu dois bien te souvenir de cet endroit, d'accord ? C'est ici que tu devras venir si, par malheur, tu ne nous trouvais plus, Suzanne ou moi. Il ne faudra pas pleurer ni rester muette, d'accord. Si ça arrive, tu diras bien aux dames comment tu t'appelles. Et on se retrouvera ici, tous ensemble. C'est entendu ?

— Oui, papa.

— Bien, alors, à nous la grande roue !

La vue depuis le haut était un enchantement. D'un côté, le lac Pontchartrain, de l'autre, l'étang du parc entouré d'at-

tractions et, plus loin, les contours du lac Borgne et du golfe du Mexique parsemé d'îles et presque-îles. Un ravissement pour les yeux et le coeur.

De ce promontoire artificiel, ils découvrirent les impressionnantes montagnes russes que des wagonnets dévalaient à des allures faramineuses, une légère brise emportant avec elle les cris des passagers.

— Z'aimerais bien faire ça, fit Lisa.

— Tu es trop petite, ma chérie, répondit Suzanne. Il faut mesurer un mètre trente. Tu vas devoir patienter encore quelques années, Minipousse, ajouta-t-elle en lui caressant les cheveux.

— C'est pas zuste, bouda la fillette.

— Tu as raison, confirma son père. Ce n'est pas juste, mais c'est plus prudent. Allez, profite de la vue. Après ça, on ira au cinéma 4D Bob l'éponge. Ça te dit ?

— Ouais !

Et ainsi passèrent les heures sans qu'ils les voient défiler, sautant d'une attraction à l'autre, d'une boutique de peluches à un stand de tir à la carabine, où Ricardo, adroit comme un *sniper*, réussit à éclater dix ballons en dix plombs et où Lisa put choisir une peluche en guise de récompense. Elle opta pour un adorable singe qu'elle serra aussitôt contre son coeur. Elle le baptisa Mookie.

Puis ils avisèrent un *food truck* qui proposait des friandises, dont cette barbe à papa tant désirée et promise que Lisa dévora avec gourmandise.

Au-dessus de leurs têtes, dans les travées du parc, des mouettes riaient en se poursuivant, prêtes à plonger en piqué sur la moindre cacahuète abandonnée.

Les grappes de touristes s'entrecroisaient dans les allées, se suivaient dans les files d'attente ou devant les boutiques. De temps à autre, au milieu d'une place ou aux abords des manèges, les mascottes du parc, ces employés qui devaient suffoquer sous les énormes déguisements en tissu pelucheux, adressaient des saluts amicaux aux enfants ou s'amusaient à faire sursauter les gens en les surprenant par derrière.

Pourtant, dans cette ambiance bon enfant, alors qu'elle donnait la main à la fillette, Suzanne ressentit tout à coup une impression étrange.

Le sentiment confus d'être épiée.

Surveillée.

Suivie.

Elle tenta de se convaincre que c'était stupide (*franchement, que peut-il arriver de mal dans un parc d'attractions ?*) et écarta très vite cette sensation de son esprit, attendrie par les éclats de rire incessants de Lisa, une enfant toujours de belle humeur.

Une enfant qu'il fallut néanmoins débarbouiller, à grand renfort de lingettes, de tout le sucre rose collé autour de sa bouche, sur le bout de son nez et sur ses petits doigts fins. Cette tâche effectuée, ils décidèrent d'un commun accord, sur l'impulsion de Lisa, de rallier la zone baptisée Mardi gras. Ils y passèrent une bonne heure jusqu'à ce que Suzanne, prise d'une envie pressante, se dirige vers les toilettes les plus proches.

— Tu as besoin, toi aussi ? interrogea la femme à destination de la fillette.

— Non, z'ai déjà fait tout à l'heure.

— On se retrouve ici, fit Ricardo en désignant le bout du

couloir menant aux sanitaires. Prends ton temps, chérie. Lisa et moi allons étudier les différents parfums de glace de cette boutique, là-bas.

Leurs chemins divergèrent.

À tout jamais ?

CHAPITRE 2

La quête des « Parents perdus »

LORSQUE SUZANNE, à peine cinq minutes plus tard, sortit des sanitaires, elle ne trouva pas son homme et sa fille à l'endroit convenu. Elle piétina sur place quelques minutes encore puis, ne les voyant pas arriver, elle s'avança, plan en main, vers la zone où se tenait le stand de glaces le plus proche. Émergeant du bâtiment des toilettes, elle constata qu'une certaine agitation s'était formée. Elle aperçut des gens qui couraient en tous sens. Le plus comique — l'était-ce vraiment ? — fut de réaliser que certains de ces individus n'étaient autres que les mascottes du parc dans leur drôle d'accoutrement. *Comment peut-on avoir envie de courir ainsi attifé, par une chaleur pareille ?* songea-t-elle incongrûment. Puis elle se dit qu'il devait s'agir d'un show quelconque, les organisateurs ne reculaient décidément devant rien pour divertir les touristes.

Cependant, elle ne put retrouver Ricardo et Lisa. Postée devant l'écriteau qui listait les parfums de crèmes glacées, elle

se pétrifia avant de demander à l'employé, un gros bonhomme joufflu aux favoris frisottants :

— Vous n'auriez pas vu un homme d'une quarantaine d'années et une petite fille de deux ans et demi, il y a quelques minutes à peine ?

— Ma bonne dame, j'en vois défiler des centaines de la sorte à longueur de journée ! Je me concentre seulement sur les glaces qu'ils me commandent, hein ! Je suis bien incapable de vous aider, je suis navré.

— Pas de mal, merci quand même, soupira Suzanne en rebroussant chemin.

Plan en mains, elle reprit la direction des sanitaires. Après tout, le point de rendez-vous avait été fixé là-bas. Mais, lorsqu'elle s'y trouva, l'endroit demeurait aussi vide de Ricardo comme de Lisa. Elle fourra le plan dans son sac puis s'empara de son téléphone.

Curieusement, elle tomba directement sur la messagerie, sans aucune sonnerie.

« Vous êtes sur la boîte vocale de Ricardo Gutiérrez. Si je ne réponds pas, c'est que votre numéro ne me revient pas, ou bien que je suis occupé. Laissez-moi un message, je l'écouterai sans doute et vous rappellerai peut-être ! À vous ! »

— Rick, punaise, tu sais que je déteste ton annonce d'accueil... Bon, vous êtes où ? Moi je poireaute à la sortie des toilettes. Je suis allée au glacier le plus proche, vous n'y étiez pas. Qu'est-ce que vous fichez ? Rappelle-moi vite.

Suzanne faisait les cent pas, de plus en plus agacée par l'absence de Lisa et de son père.

Où peuvent-ils être ? pestait-elle intérieurement en piétinant. *C'est pas possible !*

Elle avança jusqu'à l'entrée des sanitaires pour hommes, songea que, peut-être, Lisa avait été prise d'un besoin pressant et que Ricardo l'y avait conduite avec lui. Elle hésita à pénétrer dans ces toilettes où des hommes de tous âges la regardèrent avec circonspection alors qu'elle glissait la tête par l'encadrement de la porte. Elle fulminait. Elle était à deux doigts d'aller frapper aux battants des cubicules en criant leurs prénoms. Ce qu'elle fit finalement, depuis le seuil :

— Ricardo ! Lisa ! Vous êtes là-dedans ?

Puis elle s'adressa à plusieurs personnes qui en sortaient :

— Vous n'auriez pas vu un homme d'une quarantaine d'années, les cheveux bruns ondulés, accompagné de sa petite fille de deux ans et demi, brune elle aussi ?

— Non.

— Pas vu.

— Je les aurais remarqués.

— Désolé.

Frustrée, Suzanne s'adossa en soupirant au mur faïencé du couloir des sanitaires, les yeux rivés sur l'écran de son téléphone comme si le simple fait de le regarder avec persistance allait le faire sonner. Mais l'appareil demeura muet, inerte. Ricardo ne rappelait pas.

Elle tenta à quatre reprises de recomposer le numéro, mais tomba à chaque fois sur le message agaçant de son homme.

D'un pas pressé, elle fit un nouveau crochet par le marchand de glace, avec au fond d'elle un maigre espoir vite douché, puis elle opta pour se diriger vers l'entrée du parc, où se situait la guérite des « Parents perdus ».

Quand elle y parvint, essoufflée, elle communiqua à l'em-

ployée les noms de Lisa et Ricardo en ajoutant leur description. Celle-ci secoua la tête et confirma :

— Je suis désolée, Madame, si tel avait été le cas, nous aurions diffusé une annonce à votre intention via les haut-parleurs sur site. Mais, si vous voulez, je peux lancer un appel maintenant.

Bouffie d'espérance, Suzanne écouta l'annonce de la jeune femme à la voix douce et rassurante :

— La petite Lisa et son papa Ricardo sont attendus par Suzanne à l'entrée du parc, à la guérite des « Parents perdus », je répète...

Suzanne n'entendit pas le *bis repetita*, car, à cet instant, son téléphone sonna.

— Mademoiselle Diggs ? Je suis Jason, de la compagnie Trevor & Jones Marketing, je me permets de vous joindre pour savoir si vous auriez l'amabilité de m'accorder deux petites minutes dans le cadre d'une enquête relative aux loisirs des Louisianais pour le compte du...

Elle raccrocha au nez de l'importun. Au moins, cet appel lui démontra, s'il le fallait, que son appareil était en bon état de marche et que, en revanche, celui de Ricardo devait avoir un problème. Déchargé ? Coupé ? En mode avion ? Oublié dans la voiture ?

Elle tenta une nouvelle fois de le contacter. En vain. De rage, elle jeta le téléphone dans son sac.

Merde ! Mais quel bon à rien ! Une journée qui avait si bien commencé.

Suzanne avait fondé de folles espérances sur cette journée festive, tous les trois réunis dans un endroit où le bonheur

était roi. Tous les trois, seuls parmi la multitude. Dans leur bulle, leur cocon.

Au lieu de ça, elle sentait enfler en elle une angoisse indéfinie, un sentiment qui la saisissait à la poitrine et ne la quitterait plus durant de longues minutes, puis heures, jours, mois, années...

Une boule se forma dans sa gorge, qui l'étouffait. Puis des larmes, qu'elle ne put réprimer plus avant, lui montèrent aux yeux.

Tandis qu'au-dessus de sa tête les mouettes riaient, qu'autour d'elle les gens s'épanouissaient, s'amusaient, qu'à ses oreilles lui parvenaient des musiques joyeuses, des chansons heureuses, Suzanne Diggs s'effondra dans un chagrin poignant.

Elle demeura ainsi prostrée durant de longues minutes, joues mouillées, lèvres tremblantes, mains crispées et cœur serré.

Puis, après avoir une énième fois tenté de joindre Ricardo au téléphone, elle quitta le parc Six Flags, se dirigeant vers les parkings en quête du véhicule à bord duquel ils étaient venus le matin.

Seulement, victime de sa confiance et de son aveuglement, elle n'avait pas pris la peine de retenir ni la place ni l'allée, aussi fut-elle incapable de repérer la Ford Kuga de Ricardo. Elle déambula d'allée en allée, scrutant chaque voiture. À plusieurs reprises, la couleur ou le modèle de l'une d'entre elles lui redonna de l'espoir, mais ce dernier fut à chaque fois déçu.

Elle se crut folle, l'était peut-être. Se prenant la tête entre

les mains, elle s'effondra à genoux au milieu d'une allée et éclata en sanglots, son corps secoué de spasmes nerveux.

Franchement, que peut-il arriver de mal dans un parc d'attractions ?

La question dansait en boucle sous son crâne.

Derrière elle, des cris d'effroi déchiraient le crépuscule, en provenance des montagnes russes.

Elle hurla à son tour, comme une louve blessée, perdue, abandonnée.

Et la grande roue tournait lentement.

Lentement et inexorablement, pareille à la grande roue du destin.

CE SOIR-LÀ, après la fermeture du parc au public, les agents de nettoyage ramassèrent une peluche oubliée, un petit singe tout triste, orphelin de l'enfant qui l'avait, quelques heures auparavant, serré si fort contre son coeur...

CHAPITRE 3

Blackstone Investigations

NEW YORK CITY, juillet 2024

JE NE LE savais pas encore à cet instant, mais ma vie allait être bouleversée à jamais à la suite d'un simple coup de téléphone.

MA VIE PROFESSIONNELLE, d'abord.

Quant à ma vie personnelle, il me revenait de choisir la tournure que je souhaitais lui donner. J'avais pris ma décision au retour de mon séjour californien, après la double affaire Shondra Wallace et Jabaree Smith. À Hollywood, ce quartier factice de Los Angeles, puis dans le désert de Lone Pine et de Las Vegas, je m'étais sentie trop esseulée, trop éloignée de Paul.

Paul Nollington, qui attendait depuis plus d'une demi-année que je l'informe de ce que je souhaitais faire de ma vie

sentimentale. Évidemment, il espérait que je me rapproche de Big Apple, mais je tergiversais.

À mon retour de la côte ouest, je pris mon courage à deux mains. J'avais opté pour ne plus passer à côté de ma vie, à côté des hommes qui comptaient pour moi. Luke Virgil, mon fils retrouvé, d'une part. Et Paul, de l'autre.

Dans le restaurant français où nous avons partagé notre premier dîner en tête à tête à l'époque de l'affaire de Long Island, et où je l'avais emmené de nouveau, je lui annonçai entre le fromage et le dessert, profondément émue et visiblement tremblante, que je consentais à m'installer avec lui dans son appartement new-yorkais.

C'EST LÀ, au trente-sixième étage du building qui domine Park Avenue, alors que par la baie vitrée je contemplais les lumières de Manhattan, que l'écran de mon portable s'alluma sur un numéro inconnu.

Je comprends aujourd'hui, avec le recul, que ce coup de téléphone tombait à pic, à un moment de mon parcours professionnel où je ressentais un besoin de nouveauté et de changement. Je me trouvais en quête de sens. Depuis plusieurs années, journaliste pour *True Crimes Mysteries*, cornaquée par ma délicieuse et non moins originale boss, Myrtille Fairbanks, j'avais couvert un nombre incalculable d'affaires classées, des *cold cases* de disparitions inexpliquées, non résolues, que les lecteurs du magazine plébiscitaient. Parfois, mes enquêtes aboutissaient à la réouverture des dossiers, à la reprise des investigations, grâce à des faits

nouveaux apportés aux autorités policières du pays par mon travail de recherche et mon ardeur farouche.

Mais, trop souvent à mon goût — en vérité la plupart du temps, en dehors des affaires que j'ai pu précédemment relater —, je ne faisais qu'émettre des hypothèses, générer des pistes de réflexion, et celles-ci en restaient là. À l'état d'articles de magazine à sensations. C'était somme toute assez frustrant, cette impression de frapper un coup d'épée dans les eaux troubles de ces disparitions.

Je saturais, désirais me rendre utile. Résoudre des cas. Trouver des coupables. Servir aux familles la vérité après laquelle elles couraient depuis des mois, des années, voire des décennies.

Ne plus être simplement spectatrice ni même passeuse d'histoires. Mais devenir actrice, non pas telle une Shondra Wallace, mais plutôt à la manière d'un Philip Marlowe, le personnage du *Grand sommeil* imaginé par Raymond Chandler et admirablement incarné par Humphrey Bogart et Robert Mitchum, la clope au bec en moins. Oui, j'avais envie, à un tournant de ma vie, de voler de mes propres ailes, de devenir, plus prosaïquement, détective privée !

Évidemment, il ne suffisait pas, pour cela, de créer ma petite affaire, ce que je fis dès mon retour de Californie en fondant Blackstone Investigations, il fallait d'abord trouver des clients ! Les disparitions inexplicables ne manquent pas aux États-Unis, on le sait, ces dossiers que les autorités policières et la justice referment souvent trop rapidement, faute d'éléments nouveaux indispensables à leur résolution.

Dès lors, *ceux qui restent*, les épouses, les maris, les enfants, les parents, les amis des disparus, l'âme au bord du

gouffre de l'absence inexpliquée et de l'oubli si douloureux, *ceux-là* gardent à jamais au fond d'eux l'infime espoir d'un retour, d'une résolution ou, *a minima*, d'une explication.

Ce seraient ceux-là, mes potentiels clients, ceux pour qui je dédierais toute mon énergie à la quête de leurs chers disparus, à la recherche de cette explication qui cicatriserait les plaies ouvertes et parfois purulentes de leur coeur.

Mais, je le savais, on ne trouvait pas de tels clients sous les sabots d'un cheval. Il me faudrait m'armer de patience, accepter des missions moins passionnantes, comme la filature d'un mari coureur, d'une épouse *accro* aux jeux d'argent ou d'une fille aux fréquentations peu recommandables aux yeux de ses parents. Des missions purement alimentaires, bien éloignées de l'idéal que je me faisais du métier. Quant à gagner rapidement ma vie avec Blackstone Investigations, c'était une autre histoire.

GRÂCE À DIEU ou à qui que ce soit d'un peu influent sur les destinées humaines, je pouvais compter sur l'amitié fidèle de Myrtille qui, lorsque je lui exposai mon projet, me répondit :

— Hey ! Poulette, c'est formidable, cette idée ! Vas-y, fonce, tu vas tout déchirer, ma belle. T'as ça dans le sang, je l'ai compris dès le début.

— Je suis consciente de vous abandonner, toi et *True Crime Mysteries*, après tant d'années de vie commune... Aussi, je crains de me lancer là-dedans brutalement. Et si ça ne marchait pas... Tu accepterais de me reprendre ?

Le rire si particulier de ma boss me réchauffa instantanément le coeur, ajouté à ses mots de réconfort :

— Attends, tu crois que je vais t'oublier comme ça ? Tu rêves, poulette ! Tu sais quoi ? Le temps que ton agence se mette en place et que tu parviennes à en vivre, je te propose de me fournir de temps à autre quelques papiers, en *free-lance*, histoire d'arrondir tes fins de mois. Et quand t'en auras marre de mes commandes, tu me diras *ciao bye-bye*. Et on se quittera bonnes copines. Ça te va ?

— T'es adorable, Myrtille.

— Bah ! Fais pas chier avec ta mièvrerie, Karen. Et bouge-toi le cul, tu vas faire un tabac, détective Blackstone !

On s'en doute, j'évitai de m'épancher pour ne pas ajouter à la mièvrerie qu'elle essayait de me faire croire ne pas apprécier.

HEUREUSEMENT, je n'eus pas à ronger mon frein trop longtemps avant qu'une affaire incroyable me tombe sur les bras : ce coup de téléphone que j'évoquais plus tôt et qui allait propulser ma carrière de privée.

Une affaire énorme, effrayante, inimaginable et pourtant si réelle !

Une affaire que j'allais mener tambour battant, en luttant contre mes peurs les plus primaires.

ET JUSQU'AU PÉRIL de ma propre vie...

CHAPITRE 4

Trop beau, trop improbable

HERVEY BAY, Queensland, Australie, juillet 2024

*DOWN UNDER**, l'hiver austral se traduisait par une saison sèche aux températures agréables. Sur la côte est de l'Australie, face à la grande barrière de corail, la petite ville d'Hervey Bay se revendiquait comme le *spot* des baleines à bosse. C'était en effet dans la baie du même nom que les cétacés prenaient l'habitude, chaque année, de migrer et de séjourner quelque temps, entre la côte et l'île de Fraser Island, désormais baptisée K'gari, son appellation d'origine aborigène.

Ici, des statues colossales — puisque grandeur nature —

* Le terme ***Down Under*** (« en bas, en dessous ») est une expression anglaise utilisée pour désigner l'Australie, la Nouvelle-Zélande ou quelque autre pays insulaire du Pacifique Sud comme les Fidji et Samoa. L'origine de ce terme vient du fait que ces pays se trouvent dans l'hémisphère Sud, « en dessous » de la plupart des autres pays du monde.

de baleines parsemaient la ville, au milieu des ronds-points, sur des places, devant la marina. C'était à proximité de l'une de ces représentations qu'une femme d'une cinquantaine d'années jouissait du soleil en déambulant sur le trottoir de la rue commerçante qui longeait les eaux du Pacifique.

Suzanne Diggs s'était offert ce petit plaisir personnel, un voyage aux antipodes dont elle rêvait depuis des années.

Qu'est-ce qui avait pu la pousser à acheter ses billets pour ces dates-*là*, dans cette ville-*là* de la côte est qui était loin d'être la plus réputée d'Australie ?

Qu'est-ce qui l'avait amenée à cette heure-*là* précisément, sur *ce* trottoir, devant *cette* boutique de glaces dont l'enseigne proposait plus de soixante-douze parfums différents ?

Le destin ? La chance ? Le hasard ? L'instinct ?

Un mélange de tout cela, comme ces boules aux couleurs bariolées ?

Quoi que ce fût, Suzanne ressentit soudain une envie de fraîcheur et d'un zeste de sucré. Elle entra dans le magasin où l'air conditionné tournait à plein régime alors même que la double porte coulissante demeurait ouverte en permanence.

L'étal vitré s'étendait sur près de dix mètres de long, garni de bacs réfrigérés regorgeant de crème glacée. Des montagnes de glace colorée où les employés plongeaient les cuillères à façonner les boules à longueur de journée.

— En pot ou en cornet ? Cornet classique ou chocolat ? Une, deux ou trois boules ? Un *topping* en extra ?

Dur de choisir devant la profusion de parfums. Il en existait d'étonnants, tels que tomate-basilic ! Suzanne, après avoir passé en revue tous les bacs, se rabattit finalement sur les classiques qu'elle appréciait à coup sûr : caramel et vanille,

auxquels elle fit ajouter un coulis de chocolat pour un dollar de plus. Le jeune homme qui la servait, un dénommé Kenny d'après le badge qu'il portait sur sa tenue *corporate*, arrangea avec application les deux boules sur le cornet gaufré puis, constatant que le bidon de chocolat fondu était vide, se tourna vers l'une de ses collègues, affairée derrière lui au rangement des cornets qu'elle venait d'aller récupérer dans la réserve :

— Hey, Ash ! Tu me passes une recharge, s'il te plaît ?

— *Yep, mate !*

Lorsque la jeune femme fit volte-face avec le bidon en question, Suzanne se figea.

Ces yeux...

Cette chevelure...

Comment était-ce possible ? se demanda-t-elle. Il lui sembla voir se matérialiser un fantôme sous ses yeux. Le fantôme d'une fillette évaporée dans l'éther près de vingt ans plus tôt.

Vingt ans plus tôt, à des milliers de kilomètres d'ici.

Vingt ans sans le moindre indice pour comprendre l'incompréhensible.

Sans la moindre preuve de vie.

Vingt ans de son existence à courir derrière ce fantôme.

Non, je deviens folle, se convainquit Suzanne. *Ça ne peut pas être vrai, ce serait trop beau, trop improbable.* Des milliards d'humains sur cette terre, qui vivent, qui meurent, dont les destins s'entremêlent. Des milliards de milliards de minutes écoulées, et là, à cette minute précise, à cet endroit précis, cette jeune femme dont le badge assurait qu'elle s'appelait Ashley serait la version grandie de sa petite Lisa disparue ?

Trop aléatoire pour être vrai, plus improbable encore que

de gagner le pactole à la loterie. Pourtant, la quinquagénaire restait plantée devant l'étal de glaces, la main tendue, les yeux rivés au regard étonné de la serveuse. Au fond d'elle, son âme ne pouvait lui mentir. Ce genre de choses ne s'expliquaient pas, elles se ressentaient. Elles émanaient de l'âme ou de l'esprit, se transmettaient d'un être à l'autre par des phéromones ou autres substances chimiques, ésotériques, Suzanne ne maîtrisait pas ces théories-là, toutefois elle y croyait.

— Madame ?

La voix du serveur, Kenny, la tira brusquement de sa rêverie. Elle secoua la tête, saisit le cornet que lui tendait le jeune homme en lui demandant les quatre dollars cinquante qu'elle lui devait.

Suzanne plongeait sa main libre dans son sac, payait avec un billet de cinq, refusait la monnaie et fut tentée d'interpeller...

... *ma fille*...

... *Ashley*...

... la vendeuse, mais se ravisa. Ce n'était ni le moment ni l'endroit. Et, comment procéder ? Elle ne pouvait pas lui lancer de but en blanc : « Mademoiselle, je crois que vous êtes ma fille disparue il y a vingt ans. Vous ne vous appelez pas Ashley, mais Lisa, je le sais très bien, je ne suis pas folle. Allez, venez avec moi, on va reprendre notre vie normale, comme avant, et ce sera formidable ! »

Non, purement impossible. Irréaliste et irréalisable. Ce serait la meilleure façon de finir en asile psychiatrique, et, ça, Suzanne ne le souhaitait pour rien au monde.

. . .

ELLE SORTIT DE LA BOUTIQUE, traversa la rue et alla s'installer à une table de pique-nique, sur un banc de bois, pour déguster sa glace en gardant un oeil sur la devanture. À une cinquantaine de mètres derrière elle, après la langue d'arbres tropicaux et la bande de dunes, le ressac du Pacifique usait incessamment le sable fin de la longue plage d'Hervey Bay, la berçait d'une douce torpeur mêlée d'illusions. Suzanne n'aurait su dire combien de temps elle avait passé là, assise, les yeux rivés sur le magasin, attendant la fermeture de cette dernière, du moins le moment où *Ashley (Lisa)* achèverait sa journée.

Enfin, sur les coups de dix-sept heures, la jeune serveuse aux cheveux charbon franchit le seuil de son lieu de travail, sac à main en bandoulière, et s'enfonça dans l'une des rues perpendiculaires à l'esplanade.

SUZANNE FUT SUR SES TALONS, à distance suffisante pour voir sans être vue.

CHAPITRE 5

La cible mouvante

DANS LE CHAMP de vision des binoculaires, Ashley Bolt ne prêtait pas attention au fait qu'elle était observée. Suivant sa routine habituelle, la jeune femme se débarrassa de son sac sur le sofa de la pièce principale du petit appartement qu'elle occupait, puis se dirigea vers la chambre tout en se déshabillant. Elle enleva sa tenue de travail et ses sous-vêtements pour en enfiler d'autres, plus commodes à la pratique de ce qui l'attendait, comme chaque fin de journée. Culotte en coton sans couture, brassière en tissu technique qui soutenait fermement la poitrine, t-shirt sans manches assez ample et leggings ajusté. Des chaussettes courtes complétèrent l'attirail de la joggeuse régulière.

Dans le vestibule, elle sauta dans ses baskets, ouvrit la porte de l'appartement, referma derrière elle, passa l'un de ses lacets dans la clé, avant le dernier oeillet puis fit un double noeud. Elle dévala la volée de marches de l'étage de la maison dont elle louait le second niveau à un couple de retraités et

s'engagea dans la rue en direction de l'esplanade, toujours sous la surveillance des jumelles dont elle constituait la cible mouvante.

Son objectif du jour était de rallier à vives enjambées la marina d'Urangan en longeant le port de Maryborough. Parcours habituel, certes, essentiellement plat, mais qui avait l'avantage de border la côte sur les vingt kilomètres aller-retour qu'il comportait. Un bon décrassage pour se vider l'esprit et assainir ses bronches.

Parvenue sur l'esplanade, elle ne prêta pas attention au vélo qui la suivait, à distance respectable, sur la piste partagée avec les piétons, les rollers et les poussettes. Ses AirPods vissés dans les oreilles, elle laissa sa foulée se caler sur le rythme de Tame Impala, qu'elle avait découvert quelques années plus tôt avec l'album *The Slow Rush*, la *playlist* parfaite pour *jogger* le long du Pacifique.

Lorsqu'elle accélérât, l'homme appuyait sur les pédales, lorsqu'elle levait le pied, il pressait sur la poignée de frein, lorsqu'elle s'arrêtait pour souffler un instant ou admirer l'océan, il posait pied à terre et feignait de relacer une chaussure.

Le cycliste se fondait dans la masse, avec à son avantage cette heure agréable où les Australiens aimaient se dépenser, flâner, déambuler à pied ou sur différents types de véhicules à roues.

Lorsque, deux heures plus tard, à la nuit tombée, Ashley revint dans la rue où se trouvait son logement, l'homme resta au carrefour. Il la regarda pénétrer dans la maison et s'avancer jusque devant la façade. Il y demeura immobile quelques instants, comme pour s'assurer qu'elle ne ressortirait plus, puis disparut dans la nuit, fuyant les halos des lampadaires.

. . .

DANS LE FAISCEAU DES JUMELLES, la jeune femme, en nage, se dévêtit à la hâte en laissant choir ses habits détrempés sur le carrelage du vestibule et se jeta sous la douche, sans prendre la peine de refermer la porte de la salle de bains. Elle ne s'était jamais préoccupée de savoir si cette pièce donnait sur les maisons d'en face ou sur les bâtiments administratifs, un peu plus loin, dans ce quartier tranquille d'Hervey Bay, dans ce Queensland où il faisait si bon vivre...

MAIS OÙ, à tout moment, comme partout ailleurs, on pouvait aussi bien mourir.

CHAPITRE 6

Une impression, une intuition, une certitude

NEW YORK CITY, juillet 2024

JE ME TROUVAIS dans la situation extrêmement inconfortable que je redoutais, à savoir, celle de regretter mes dernières décisions. Blackstone Investigations ne décollait pas comme je l'aurais espéré et je vivotais de quelques piges pour Myrtille et de rares contrats sans grand intérêt, ni intellectuel ni pécuniaire.

Jusqu'à ce coup de téléphone qui allait bouleverser ma vie professionnelle.

À ce moment-là, je ne possédais pas encore de locaux propres à mon activité de privée et j'œuvrais depuis l'appartement de Manhattan que je partageais avec Paul. Mon homme était d'ailleurs présent lorsque je reçus cet appel et, bien qu'il fût semblant de ne pas écouter ma conversation, je le voyais aller et venir dans

le loft en me jetant de temps à autre des coups d'œil interrogateurs.

— Mademoiselle Karen Blackstone, de Blackstone Investigations ?

— Oui, c'est bien moi. En quoi puis-je vous être utile, Madame... ?

— Mademoiselle ! Diggs. Suzanne Diggs. Eh bien, voilà, c'est assez particulier, et j'ai peur que vous ne me preniez pour une folle...

— N'ayez crainte, mon travail ne consiste pas à juger quiconque, mais à comprendre et surtout à aider. Je vous en prie, dites-moi ce qui vous amène.

— Ma fille a disparu.

Aussitôt, un son de cloche bien reconnaissable tinta dans mon crâne à l'évocation d'une disparition. Ouf ! Enfin un dossier plus passionnant que celui d'une femme trompée ou d'une arnaque aux assurances. Mon stylo en main, je me tins prête à prendre des notes, tout en interrogeant :

— À quelle date a-t-elle été portée disparue ?

— En août 2004.

J'écarquille les yeux.

— 2004 ? Il y a vingt ans ?

— Oui, oui, c'est bien cela, Mademoiselle. Il y a vingt ans précisément.

— Et, permettez-moi, qu'est-ce qui motive votre appel si longtemps après ? Un fait nouveau a surgi ?

— Je ne sais pas si c'est un fait, mais plutôt une impression, une intuition. Non, mieux que ça : une certitude, en ce qui me concerne.

— C'est-à-dire ?

— Je suis en vacances en Australie depuis deux semaines, dans une ville du Queensland, Hervey Bay. Et je crois y avoir retrouvé ma fille !

Je ne comprenais déjà plus.

— Mademoiselle Diggs, je crains de ne pas saisir l'objet de votre appel. Vous dites avoir retrouvé votre fille disparue en 2004. Je n'ai dans ce cas, *de facto*, plus aucun rôle à jouer.

Je l'entendis soupirer au bout du fil.

— Vous avez raison, ce n'est pas si simple. Comme je vous le dis, au fond de moi, c'est comme une certitude, mais, dans la réalité, j'ai peur de me heurter à l'incompréhension, voire à l'hostilité de la jeune femme qui, je le sens, ne peut pourtant être personne d'autre que ma petite Lisa chérie.

Mon interlocutrice se mit à sangloter.

— Vous avez pu entrer en contact avec cette jeune femme ?

— Brièvement. Très brièvement.

Elle me raconta alors dans quelles circonstances elle pensait être tombée sur sa fille disparue en la personne d'une vendeuse de glaces, tandis qu'elle achetait un cornet assorti de deux boules.

— Sur le badge qu'elle portait, il était inscrit Ashley, mais je suis persuadée que ce n'est pas son vrai nom. Ça ne peut être que ma Lisa chérie, il doit y avoir une erreur quelque part. Si ça se trouve, sa tunique était au lavage et elle l'aura échangée avec celle d'une de ses collègues de travail en congé. Voilà, c'est ça, poursuivait Suzanne Diggs, presque sous forme de soliloque, il a dû y avoir un échange de cette sorte. Mademoiselle Blackstone, êtes-vous mère ?

Ma gorge se serra un bref instant à cette question.

— Oui, je suis mère... J'ai un fils qui doit, peu ou prou, avoir le même âge que votre fille Lisa, avouai-je avec, dans les yeux, un pétillement nouveau.

— Alors vous pouvez me comprendre ! Vous devez savoir que ce genre de choses se ressent, dès lors qu'on se trouve auprès de quelqu'un qui n'est autre que la chair de sa chair...

— Je peux le comprendre, en effet, reconnus-je pour l'avoir expérimenté moi-même quelques semaines plus tôt. Mais, dites-moi, avez-vous pu parler avec cette personne ? La questionner à ce sujet ? Il me semble qu'il s'agit là de la manière la plus directe de confirmer vos soupçons...

Un blanc se posa sur les ondes téléphoniques avant que mon interlocutrice réponde :

— J'ai tenté de l'approcher discrètement. Essayé d'en apprendre plus sur elle, sans la brusquer. Vous comprenez, je ne pouvais tout de même pas l'attraper à la sortie du commerce pour lui lancer, de but en blanc « Lisa, je suis ta mère. Tu es ma fille. » Elle m'aurait vraiment prise pour une cinglée !

Je n'en pensais pas moins, je devais l'admettre. Mentalement, j'essayai de me représenter la scène et voulus savoir :

— Avez-vous pu lui parler ? Ne serait-ce que quelques mots ?

— Je n'ai pas osé... Pour être franche avec vous, Mademoiselle Blackstone, je l'ai suivie, espionnée pourrait-on imaginer, afin de connaître sa vie. Qui elle est, quel est son quotidien, qui elle voit, ce qu'elle fait en dehors de son travail à la boutique de glaces, ce genre de choses basiques.

— Basiques ? Parce que vous trouvez basique, Mademoiselle Diggs, de suivre les gens à leur insu ? Cela s'appelle du

voyeurisme, du harcèlement, et c'est punissable par la loi. Ou alors c'est un métier... Le mien, en l'occurrence.

— Justement, c'est le motif de mon appel, attrapa-t-elle au vol. Je me disais que vous, une professionnelle rompue à ce genre d'enquêtes, pourriez peut-être m'aider à faire la lumière sur cette histoire qui me ronge.

À ces mots, un gyrophare rouge tournoya dans ma tête. Une peur ancestrale me vrilla l'estomac. Je me connaissais suffisamment bien pour redouter la suite de notre discussion. Je coupai court en lançant :

— Il est hors de question que j'aille au bout du monde sur la base d'éléments aussi ténus et peu tangibles que ceux que vous me présentez, Mademoiselle Diggs.

— Mais je paierai ce qu'il faudra, ne vous inquiétez pas, contra la femme. J'ai de l'argent, ce n'est pas un problème pour moi.

— Là n'est pas la question, balbutiai-je.

— Alors quelle est-elle ?

— J'ai une sainte horreur de l'avion, reconnus-je honteusement, sachant que cela me fermait des portes.

C'était vrai, m'envoler pour l'Australie, me retrouver coincée dans une carlingue soumise aux caprices des vents durant vingt-quatre heures rien que pour le trajet aller, et idem au retour, c'était au-dessus de mes forces.

En captant quelques bribes de ma conversation, Paul haussa un sourcil interrogateur. Agacée, je lui fis signe de s'éloigner.

— Il existe des médicaments pour apaiser cette angoisse des transports, contra Suzanne Diggs. Ou l'hypnose.

— Je vous remercie de vous préoccuper de ma santé,

mais, vraiment, je ne peux pas. Je peux en revanche vous adresser à l'un de mes confrères, qui sera en mesure de vous assister...

— C'est vous que je veux, insista-t-elle.

— Pourquoi cela ? m'étonnai-je.

— Parce que je connais vos méthodes, vos résultats aussi. De réputation d'abord, puisque j'ai lu vos articles dans *True Crime Mysteries*. Je sais combien vous excellez dans ce type d'affaires liées à des disparitions d'enfants...

Décidément, elle n'en démordait pas. Quant à moi, je tergiversais. D'une part, j'entrevois l'occasion de mener une enquête passionnante, comme je les aimais, de l'autre, je craignais que tout cela ne fût qu'élucubrations d'une femme dérangée. Je coupai la poire en deux :

— Écoutez, puisqu'il est évident que je suis celle qu'il vous faut, sans fausse modestie, voilà ce que je vous propose dans un premier temps. Vous m'avez bien dit que vous vous trouviez encore en Australie ?

— En effet, je suis toujours à Hervey Bay. J'y loue un petit appartement.

— Alors, nous allons procéder de la manière suivante. De votre côté, tentez de vous rapprocher de cette Ashley. Mais sans éveiller ses soupçons. Ne l'attaquez pas de front avec votre histoire de disparition et de retrouvailles, ce serait on ne peut plus contre-productif. Essayez de vous en faire une amie ou du moins une personne avec qui vous pourrez discuter librement de choses sans importances. Puis, peu à peu, tâchez d'en apprendre plus sur elle. Intéressez-vous à elle, à sa vie, à son passé... De mon côté, je consens à déployer tous les moyens dont je dispose pour enquêter sur la disparition de

votre fille Lisa en 2004. Les affaires du passé sont riches d'enseignement pour comprendre les données du présent. Qu'en dites-vous ?

Elle réfléchit quelques instants avant d'approuver mon idée.

— C'est entendu.

— Parfait. Progressons donc ainsi, vous en Australie, moi aux States; vous dans le présent, moi dans le passé. Confrontons nos découvertes et voyons si les deux bouts de la ficelle se joignent avec logique. Commençons par le début de l'histoire. À quelle date, précisément, votre fille a-t-elle disparu ? Et où ?

— Je ne pourrai jamais oublier cette date fatidique. C'était le 6 août 2004. Ce jour-là, Ricardo et moi avions emmené Lisa au parc d'attractions Six Flags, à La Nouvelle-Orléans...

CHAPITRE 7

Au fer rouge

DURANT LES QUELQUES minutes qui suivirent, je laissai Suzanne narrer par le menu tout ce dont elle se souvenait de cet événement marqué au fer rouge dans sa mémoire et son âme meurtrie de mère, sans l'interrompre une seule fois.

Elle m'apprit ainsi comment Ricardo et elle avaient offert à Lisa cette journée qui se voulait de fête au parc d'attractions.

Et comment la fête s'était muée en cauchemar.

À mesure qu'elle m'en fournissait les détails, je griffonnais quelques notes sur le calepin qui ne me quittait jamais, car j'appréciais de coucher par écrit, plutôt que sur support informatique, ce que mes clients me confiaient. De là à dire que j'étais de la vieille école, il n'y avait qu'un pas que je franchissais sans honte.

Lorsqu'elle eut terminé, la voix brisée par une émotion vive, comme si les événements venaient de se produire, alors qu'ils remontaient à vingt ans en arrière, je voulus lui faire préciser quelques points.

— Vous me dites que, la dernière fois que vous avez vu Lisa et Ricardo et pu leur parler, c'était à l'instant de vous absenter aux toilettes.

— C'est tout à fait ça. Nous étions convenus de nous retrouver à cet endroit, au bout du couloir qui menait aux sanitaires.

— Eux prévoyaient de se rendre auprès du marchand de glaces.

— C'est cela.

— Vous les avez vus partir dans cette direction ? Je veux dire, les avez-vous vus quitter ce couloir ?

Elle hésita quelques secondes, convoqua ses très lointains souvenirs, puis reconnut :

— C'est si vieux, tout ça. Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne crois pas. Il me semble avoir tendrement caressé les cheveux de Lisa, lui avoir dit quelque chose comme de ne pas exagérer sur le nombre de boules de glace, avant de m'engouffrer dans les toilettes pour dames sans me retourner. C'est la dernière image que j'ai d'elle, radieuse... vivante.

Cette fois, des sanglots se déversèrent à travers la ligne téléphonique. Je tentai de la rassérer par des mots d'apaisement, mais il est toujours difficile d'endiguer les flots des souvenirs douloureux, qui remontent comme une vague les canaux lacrymaux.

— Qu'avez-vous fait ensuite, après avoir quitté le parc ?

— J'ai sillonné le parking de long en large, sans localiser la voiture. J'ai appelé des dizaines de fois Ricardo sur son mobile, sans succès. Puis je me suis résolue à contacter la police de La Nouvelle-Orléans. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

— Rentrer chez vous pour voir si, pour une raison ou une autre, ils y seraient retournés sans vous.

— Mais ça n'a aucun sens. Pourquoi auraient-ils fait cela ? Bien sûr, j'ai pris un taxi et c'est la première chose que j'ai faite. Il n'y avait personne, bien entendu.

— Donc, la police.

— Parlons-en ! me coupa-t-elle. Vous connaissez le topo, j'imagine. Ils m'ont demandé de venir, ont hoché la tête en m'écoutant, m'ont posé quelques questions d'usage — sensiblement les mêmes que celles que vous m'adressez en ce moment — puis ont poliment enregistré mon signalement... Sans jamais s'émouvoir plus que nécessaire.

— Vous voulez dire qu'ils ne vous ont pas prise au sérieux ?

— C'est exactement ça. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre, Mademoiselle Blackstone, que les déclarations de disparition sont monnaie courante dans notre pays et qu'elles ne sont en général vraiment considérées comme inquiétantes et prioritaires que lorsqu'il s'agit de mineurs.

— Ce qui est le cas, complétai-je. Hormis le fait que Lisa a disparu conjointement à son propre père... Or, cela ne constitue pas un délit dans les premières heures, voire les premiers jours, de la disparition présumée. Tant que celle-ci n'est pas jugée inquiétante, il n'y a pas lieu de s'affoler. C'est la philosophie des enquêteurs, et elle peut s'entendre, qui ne veulent pas être submergés de dossiers à traiter. Pourtant, ils ont bien dû finir par s'y résoudre ?

Suzanne émit un petit rire sec.

— Ils n'ont pas eu le choix. Chaque jour, je les harcelais.

J'étais toujours sans aucune nouvelle de mes deux amours envolés.

— Vous avez, j'imagine, envisagé le simple fait d'un enlèvement ? Ce ne serait pas la première fois qu'on verrait un père soustraire son enfant au cocon familial, l'emmener loin d'une mère éplorée. Est-ce vraiment une disparition, en pareille circonstance ? Le premier suspect, dans les disparitions d'enfants, c'est souvent le père.

— C'est ce que ne cessait de me rappeler la police de La Nouvelle-Orléans.

Tout à coup, un élément me sauta à l'esprit :

— Ôtez-moi d'un doute, Mademoiselle Diggs. Votre mari est-il, depuis lors, réapparu ?

— Non, jamais lui non plus, soupira ma cliente. Pas plus lui que notre Lisa.

— Nous sommes donc face à une double disparition inexpliquée et surtout... non élucidée.

En mon for intérieur, je songeais aux différentes affaires sur lesquelles j'avais eu à enquêter et où, précisément, je devais résoudre des disparitions multiples, soit dans un laps de temps très court, soit à plusieurs années d'intervalle. Je sentais monter en moi un intérêt grandissant vis-à-vis du cas de Lisa et son père.

— Je suppose, puisque nous sommes là à palabrer, que jamais leurs dépouilles n'ont été découvertes dans les environs du parc ou de La Nouvelle-Orléans ?

— Pas plus en Louisiane qu'ailleurs, Mademoiselle Blackstone. Sans quoi, comme vous le dites, je ne serais pas en train de vous prier d'enquêter alors que je suis convaincue d'avoir retrouvé ma Lisa.

— C'était en effet une question purement rhétorique qui me permet d'écarter une hypothèse. Il est vrai que si leurs corps avaient été découverts, l'affaire serait bouclée.

— Elle l'est, trancha Suzanne. Elle est classée sans suite depuis dix ans déjà. Faute d'éléments nouveaux.

— Vous souvenez-vous du nom de l'inspecteur chargé de l'enquête à l'époque ?

— Bien sûr ! Je l'ai dérangé tant de fois avec, au fond de moi, l'espoir que le moindre indice puisse les conduire à bouger... Il s'appelait Stanford, William Stanford.

Je notai ce nom sur mon calepin. J'en avais déjà noirci trois pages, et ma décision de travailler pour le compte de Suzanne Diggs était actée.

— Vous résidez toujours à La Nouvelle-Orléans ?

— Dieu soit loué, non ! Au fil des années, j'ai essayé de mettre le plus de distance possible entre moi et mes années louisianaises. Vous comprenez...

— Évidemment, c'est toujours une déchirure de fouler des lieux chargés de souvenirs douloureux.

Pour ma part, je ne pouvais plus approcher d'une certaine impasse maudite de Boston sans que tout mon corps se mette à trembler... Aussi ne pouvais-je ressentir qu'empathie pour Suzanne.

— C'est entendu, Mademoiselle Blackstone, vous acceptez de vous charger de ma requête ?

— Oui, je vais tenter de comprendre ce qu'il s'est passé ce 6 août 2004 à La Nouvelle-Orléans.

CHAPITRE 8

En un claquement de doigts

APRÈS ÊTRE CONVENUE des modalités basement pécuniaires avec ma nouvelle cliente, à savoir l'envoi d'une avance sur frais sur mon compte en banque professionnel, je la priai de m'adresser par courriel des photos de la petite Lisa, de Ricardo ainsi que d'elle-même à l'époque des événements tragiques. Il s'avérait souvent utile, au moment d'interroger d'éventuels témoins, de posséder les portraits des acteurs — coupables comme victimes — du drame.

Lorsque j'eus raccroché, Paul ne tarda pas à venir poser ses délicieuses fesses à mes côtés sur le divan.

— Alors ? Une affaire en or ?

— Euh... je n'en sais rien encore. Mais, enfin, une vraie affaire comme je les aime. J'ai hâte de m'y plonger.

— Je n'écoutais pas aux portes, mais j'ai cru comprendre que ton enquête risquait de t'éloigner de moi quelque temps ? Je t'ai entendue parler du bout du monde... Où vas-tu ?

Je roulai des yeux en soupirant.

— M'en parle pas ! Ma cliente prétend avoir retrouvé en Australie sa fille disparue il y a vingt ans en Louisiane. Tu me vois dans un avion à destination de l'hémisphère Sud, à l'autre bout de la planète ?

Le sourire de travers de Paul me confirma qu'il me connaissait désormais sur le bout des doigts.

— Il est clair que ta vieille Ford Ranchero ne pourra pas te conduire jusque là-bas. À moins de lui faire emprunter la voie des mers, parquée sur un cargo quelconque. Mais ça risque de te prendre un certain temps.

— Cesse donc tes sarcasmes, vil personnage, le taquinai-je. Pour le moment, je vais me rendre à La Nouvelle-Orléans, sur les lieux de la disparition d'une gamine de deux ans et demi et de son père. Apparemment volatilisés en un claquement de doigts. Vingt ans sans aucune nouvelle, aucune piste, aucun suspect. À moi de dénicher des témoins, des enquêteurs, des coupables...

— Bon vol, ma chérie, ironisa Paul en m'embrassant dans le creux du cou, ça te fera un échauffement en vue de ton départ pour l'Australie.

Je courbai la tête dans un soupir résigné.



LA NOUVELLE-ORLÉANS, juillet 2024

JE RENONÇAI à traverser les États-Unis du nord au sud au volant de mon Ranchero chéri. Plus de deux mille kilomètres

séparent Big Apple de Big Easy* et je craignais que ma vieille guimbarde n'y résiste pas. Sans compter la fatigue, mauvaise conseillère à l'heure d'entamer une enquête.

Aussi, en débarquant au bien nommé aéroport Louis Armstrong, et malgré mon mal de l'air, je ne pus que m'émerveiller de l'approche de la piste, nichée dans un écrin bordé par le lac Pontchartrain au nord et le fleuve Mississippi qui serpentait au sud. La journée touchait à sa fin, et le temps d'attraper un taxi pour me conduire à mon hôtel de Downtown, la nuit avait enveloppé la cité. Je pris possession de ma chambre, défis ma valise, m'octroyai une douche revitalisante puis, affamée, descendis dîner d'un gombo aux fruits de mer, afin de m'acclimater sans tarder aux spécialités culinaires locales. J'avais beau être végétarienne par choix et écarter le gluten par nécessité, je n'en demeurais pas moins gastronome et savais apprécier la cuisine des villes que j'arpentais. Je dévorai donc ce ragoût composé, outre les fruits de mer, de riz, céleri, poivrons, oignons, le tout servi sous forme d'un bouillon épaissi et épicé à discrétion, n'en laissant pas une once. Je remontai aussitôt dans ma chambre, désireuse de me plonger dans les prémices de mon enquête.

Assise en tailleur sur le lit, mon ordinateur posé sur mes cuisses, j'ouvris ma boîte mail et cliquai sur le courriel adressé par Suzanne Diggs. Celui-ci contenait une série de photographies d'elle-même, du dénommé Ricardo et, bien sûr, de la petite Lisa.

* *Big Apple* : l'un des surnoms de New York. *Big Easy*, l'un de ceux de La Nouvelle-Orléans (aussi appelée *The Crescent City*, « la ville croissant », car elle suit un méandre du Mississippi adoptant cette forme caractéristique)

Suzanne m'apparaissait assez différente de l'image de la femme que je m'étais mentalement figurée au téléphone, comme si sa voix ne cadrait pas avec son physique. Je me rendis compte que c'était assez idiot de songer cela, je connaissais des gringalets avec des tessitures de ténor et des hercules à la voix de castrat ! Son visage rond au teint clair, ses yeux en amande prolongés de pattes-d'oie tendaient à laisser croire que la photo était récente. Sa figure était encadrée d'une coupe courte légèrement pourvue de boucles d'un blanc qui me semblait artificiel.

À l'inverse, le dénommé Ricardo — d'ailleurs, quel était son patronyme ? J'avais omis de le demander à Suzanne — arborait une peau hâlée à la manière des Sud-Américains, des traits secs dont une mâchoire anguleuse, surmontés de cheveux d'un noir d'encre. Sur cette photo, l'homme devait compter une trentaine d'années tout au plus. Une prise de vue d'avant la disparition.

ENFIN, j'ouvris le dernier fichier et demeurai interdite devant l'époustouflante beauté de la fillette. Les traits délicats de son visage allongé, encadré d'une chevelure d'un noir profond réunie en deux tresses qui tombaient sur ses fines épaules. Sur ce cliché où Lisa fixait l'objectif, je crus deviner dans son regard sombre aux pupilles d'un marron proche du noir, une nostalgie qui ne s'accordait pas avec son très jeune âge.

Il me sembla que la photo avait été prise le jour de la disparition, car j'apercevais, en arrière-plan, une grande roue pareille à celles que l'on trouve dans tout parc d'attractions digne de ce nom.